

# les affaires des autres

Stéphanie Clermont

**JOHANNE AVAIT SOUVENT PENSÉ À REDÉCORER** son appartement, mais elle n'en avait jamais trouvé le temps. L'hiver dernier, sa fille Mélanie lui avait conseillé, presque ordonné, de créer un compte Pinterest, et Johanne avait commencé à épinglez des idées de décoration intérieure. Certaines images représentaient des meubles luxueux, des boiseries, du marbre, du chrome, des lampes à 2 000 dollars et des tapis plus grands que son appartement. D'autres suggéraient des façons ingénieuses de créer des décorations, du rangement et de petites touches à partir de rien du tout, des pots Mason, des ampoules, des morceaux de carton et du fil de couleur. Dans l'autobus, en route vers le travail, Johanne avait pris l'habitude de sauvegarder méthodiquement toutes les photos qui lui plaisaient. Elle avait appris à connaître l'application et sa fonction d'étiquettes, et elle en avait créé une qu'elle avait intitulée «projets». Pinterest avait appris à connaître ses goûts, et sa page d'accueil était maintenant pleine de recommandations qu'elle ne pouvait qu'ajouter à «projets» tant les images étaient adorables et pratiques. Le soir, elle regardait encore des images. C'était un moment de détente pour elle qui avait mal aux pieds d'avoir accueilli des clients toute la journée à la Caisse populaire.

Mais la détente prenait aussi, insidieusement, des airs de liste de choses à faire plus tard. Elle allait se coucher inquiète. Il y avait beaucoup d'options, beaucoup de styles qui lui plaisaient, mais elle ne se sentait pas assez compétente pour faire des choix. Et si elle ratait son coup? Elle n'aurait pas les moyens de recommencer. Et si elle se laissait emporter et choisissait des couleurs trop jeunes, des objets inutiles et ridicules? Mélanie rirait d'elle. Elle se fâchait contre Mélanie. Pour qui se prenait-elle? Le logement de Johanne était simple et propre, elle n'avait pas besoin de changer.

Sauf qu'il n'était pas si propre que ça. Elle avait perdu son habitude de faire du ménage le soir depuis qu'elle regardait les intérieurs des autres sur l'internet. Elle ne lisait plus de romans historiques non plus, et c'était tant mieux, car ça avait été une dépense, tout comme le cinéma. Maintenant, elle payait sa facture internet et elle pouvait regarder de tout. Elle économisait une centaine de dollars par semaine. Un jour, elle se ferait plaisir, ou bien, si elle tombait malade, elle pourrait engager quelqu'un pour s'occuper d'elle, comme ça Mélanie aurait la paix.

Depuis bientôt 20 ans, Johanne travaillait à la Caisse populaire. Elle était minutieuse, faisait très peu d'erreurs et prenait le temps d'être gentille et patiente avec les clients. Les personnes âgées en particulier demandaient souvent à la voir. Si elles étaient

réticentes à passer à l'utilisation des guichets automatiques et des services informatisés, elle les accompagnait, les laissait se servir de leur carnet le plus longtemps possible, puis leur expliquait clairement comment s'y retrouver sur les écrans tactiles. Comme la caisse était à quelques arrêts de bus de chez elle, dans Côte-des-Neiges, un quartier où elle pouvait aussi facilement faire ses courses, Johanne n'avait jamais appris à conduire. Son cinq et demi était bien isolé. Elle n'avait jamais froid, elle n'entendait jamais ses voisins. Mélanie avait habité chez elle pendant ses études collégiales, puis avait déménagé à Sherbrooke pour le travail et s'y était mariée. Johanne avait gardé sa chambre intacte, mais Mélanie ne venait pas souvent la voir, même quand elle était de passage à Montréal pour assister à un spectacle d'humour ou célébrer un enterrement de vie de jeune fille avec ses amies. Elle lui écrivait pour lui dire qu'elle était en ville et qu'elle essaierait de passer. Elle passait parfois, pour déjeuner, et s'assoit sur une seule fesse à l'ilot de la cuisine, un œil sur le cadran. Elle ne dormait pas dans sa chambre. Johanne ne posait pas de questions, elle ne voulait pas lui mettre de pression, mais elle trouvait ça difficile.

La première fois que Mélanie s'était confiée à sa mère depuis qu'elle n'habitait plus chez elle, c'était pour lui dire qu'elle avait perdu son emploi et qu'elle se séparait. Johanne n'avait rencontré son mari que trois fois et ne comprenait pas bien ce qu'elle faisait comme travail. Mélanie avait loué un local d'entreposage à Sherbrooke et avait conduit jusqu'à Montréal avec trois grosses valises. Elle s'était installée chez Johanne, sans lui demander si elle dérangeait, et y était restée plus d'un mois. Johanne se dépêchait de quitter la caisse à la fin de la journée pour faire à manger à sa fille et l'aider dans ses démarches. Mélanie avait obtenu une ordonnance pour des antidépresseurs et se cherchait un travail à Montréal, refusant le chômage auquel elle avait droit. Elle faisait des crises de rage.

— Y a voulu courailler l'enfant de chienne y va voir quessé qu'y manque. Y a laissé passer la meilleure crisse de chose qui est jamais arrivée dans sa p'tite vie pathétique de marde. J'vais faire du *cash* en crisse! J'me ferai plus chier avec un osti! de sale! de fils de pute! de *loser*!

Johanne s'était sentie heureuse pendant cette période où sa fille acceptait son aide. La patience cultivée à la Caisse populaire aidant, elle laissait Mélanie faire ce qu'elle avait à faire pour se défouler et reprendre du poil de la bête.

— Je peux pas croire que tu vis encore ici. Maman, tu t'es faite crosser par papa! Y t'a volé, pis toi tu l'as laissé faire.

— Comment ça il m'a volé, voyons donc.

— T'aurais pas dû être impulsive de même. T'aurais dû prendre ton temps, trouver un bon avocat.

— C'est dans le passé, on n'y peut rien.

— C'est pas dans le passé, regarde comment tu vis! Tu t'es pas acheté de linge depuis 15 ans. Aide-toi un peu, maman, tu pourrais au moins louer la chambre. T'es juste à côté de l'UdM, pourquoi tu loues pas à une étudiante? Tu couperais le loyer pis les factures en deux!

— Je garde la chambre pour toi.

— T'en fais pas, je resterai pas longtemps. Moi je resterai pas ici. D'ailleurs, faut que je m'en aille, j'ai rendez-vous avec un avocat. Je vais divorcer comme il faut, je vais aller chercher tout l'argent que je peux.

— Bon, ben, bonne journée.

Mélanie avait mis son plan à exécution, officialisé son divorce, trouvé un emploi et acheté un condo à Notre-Dame-de-Grâce, disant aux gens de son entourage que c'était pour rester proche de sa mère. Mais, une fois installée, elle ne lui avait pas rendu visite plus souvent. Elle avait continué sur sa lancée par messages électroniques, offrant à Johanne des bouquets de conseils, d'insultes, d'encouragements et de mépris.

\*  
\* \*

Mélanie avait soupé chez Johanne la veille de Noël, puis elle s'était envolée vers la République dominicaine avec trois de ses amies. Johanne avait passé les fêtes devant la télévision. La veille du jour de l'An, elle s'était cassé le pied en glissant sur le trottoir à la sortie de l'épicerie et avait dû appeler un taxi pour se rendre à l'urgence. À l'hôpital, dans la salle d'attente décorée, parmi les fêtards blessés et les autres personnes malades, elle s'était sentie seule et, bien qu'elle ne fût pas malade, elle s'était dit qu'elle l'était peut-être, secrètement, que cette année pourrait être sa dernière. Un homme vieux et dément, couvert de plaies, était arrivé en ambulance en même temps qu'elle. À minuit moins une, on était venu le chercher pour lui trouver une chambre. « Bonne année », s'étaient souhaité deux jeunes infirmières au-dessus de la civière.

Au moins, Johanne avait pu écouter le *Bye Bye*, qui était diffusé dans la salle d'attente. Elle aimait bien Marc Labrèche. C'était la

première nuit qu'elle passait loin de chez elle depuis qu'elle avait emménagé à Côte-des-Neiges, 20 ans plus tôt.

Elle avait encore pris un taxi pour rentrer à la maison; le chauffeur lui avait donné une canne de bonbon et l'avait attendue pendant qu'elle faisait un arrêt à la pharmacie pour aller chercher des antidouleurs. Chez elle, il avait voulu l'aider à monter les marches, mais elle avait dit que ce n'était pas nécessaire. Elle avait calé son sac à main dans le creux de son coude, empoigné le sac d'antidouleurs et attendu que le chauffeur sorte ses béquilles du coffre, puis elle avait avancé dans la neige en stabilisant les béquilles sous ses aisselles, comme la préposée aux bénéficiaires le lui avait montré.

Le taxi s'était éloigné.

Johanne avait mis le sac en papier dans sa bouche pendant qu'elle cherchait ses clés dans son sac à main. Puis, son regard était tombé sur le trou circulaire à l'endroit où aurait dû se trouver la serrure. Elle avait poussé la porte et était entrée, sans penser à annoncer sa présence ni à appeler la police.

\* \* \*

Il y avait des traces noirâtres par terre, de la forme d'une botte d'homme. Chacune était auréolée de gravier antidérapant. Johanne enleva ses propres bottes et avança en suivant les traces, à l'aide de ses béquilles, jusqu'au frigo, qu'elle ouvrit. Le carton de lait de poule qu'elle avait acheté pour siroter avec un doigt de rhum en regardant le *Bye Bye* était vide et avait été reposé exactement où elle l'avait mis, entre le jus et les cornichons. Elle prit le carton, déplia le bec et y posa ses lèvres, renversant la tête pour aspirer les dernières gouttes. Elle remit le carton dans le frigo et se déplaça vers le salon. Il manquait sa télé, son lecteur DVD et sa tablette électronique, qu'elle laissait toujours sur la table à café. Une lampe, aussi. Il manquait une vieille lampe qui avait appartenu à sa mère.

Sa mère. Une femme que Johanne n'aurait su décrire, qui ne lui avait jamais beaucoup parlé, même pas pour lui expliquer d'où elle venait, qui étaient ses parents, d'où venaient les objets, les lampes qu'elle possédait. Sur la table, Johanne toucha le cercle que la lampe avait protégé de la poussière pendant des années.

Elle laissa ses béquilles dans le corridor et prit appui sur le mur pour se rendre jusqu'à sa chambre. Son ventre se contracta quand elle vit que l'homme aux bottes avait vidé ses tiroirs à la recherche d'objets précieux. Ses sous-vêtements et ses pyjamas étaient par terre. Elle était fatiguée et dut s'asseoir sur le lit. Sa bague de mariage

était dans son tiroir à chaussettes. Sans aucun doute, il l'avait trouvée et emportée. Eh bien, son dilemme était résolu... Elle n'avait jamais su quoi en faire. Elle avait pensé la faire fondre, mais elle ne l'avait jamais fait. Elle n'aurait plus à y penser maintenant.

Johanne prit sa jambe plâtrée et la posa sur le lit, puis s'allongea. En tournant la tête, elle vit qu'il y avait une trace de pas bien nette sur son édredon blanc, à quelques centimètres de son visage.

Son cœur battait fort, sans que ce soit désagréable. Elle était sur le qui-vive, comme quand quelqu'un brise une règle sociale pour taquiner ou complimenter quelqu'un d'autre, ou encore pour lui dire ses quatre vérités.

Il avait pris la télé. Il était entré, avait choisi quoi prendre, avait eu l'audace de boire son lait de poule.

Elle ne pourrait pas se permettre de racheter une tablette avant quelques mois, mais ce n'était pas grave. En fait, se dit-elle, et son cœur se mit à palpiter de plus belle, peut-être qu'elle n'en rachèterait pas. Et la télé, et la lampe, et la bague—elle n'avait pas besoin de ces choses. Comme il était lourd d'être responsable d'une poignée d'objets de valeur et de n'avoir personne à nourrir, à soigner. Il avait bu le lait de poule. S'il n'y avait pas eu autant de monde à l'urgence, elle aurait pu revenir plus tôt et le croiser. Lui dire de se calmer, qu'elle n'appellerait pas la police. L'inviter à s'asseoir, lui cuisiner du riz au poulet. Lui verser un doigt de rhum.

Est-ce qu'il essaierait de déverrouiller sa tablette, pour accéder à son compte de banque, par exemple ? 1-9-8-8, l'année de naissance de Mélanie. C'était assez facile à deviner. Peut-être qu'il explorerait ses applications. Peut-être qu'il ouvrirait Photos. Peut-être qu'il ouvrirait Pinterest. Est-ce qu'il la trouverait vieille ? Est-ce qu'il la trouverait attirante ? Qu'est-ce qu'il penserait des idées de décoration qu'elle avait sauvegardées ? Peut-être qu'il trouverait ça pathétique. Mais peut-être que ça lui plairait. Peut-être que ça le ferait réfléchir. Qu'il se dirait qu'il était fatigué, lui aussi, de passer sa vie de cambrioleur dans les affaires des autres, et que Johanne avait bon gout, et que c'était une femme avec qui il pourrait ralentir et même recommencer. ●

---

Stéfanie Clermont est l'auteure du recueil de nouvelles *Le jeu de la musique*, lauréate du prix Œuvre de la relève à Montréal du Conseil des arts et des lettres du Québec en 2017.